

Pinçon, M. et Pinçon-Charlot, M. (1989) *Dans les beaux quartiers*. Paris, Le Seuil, 256 p.

Claude Manzagol

Volume 34, Number 91, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/022097ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/022097ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

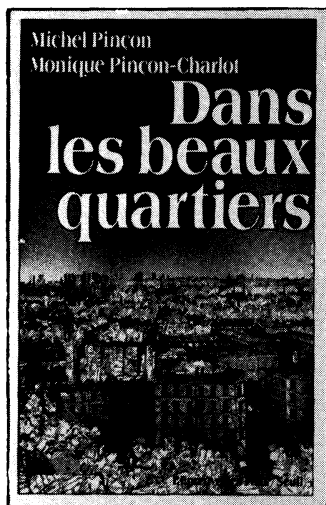
0007-9766 (print)

1708-8968 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Manzagol, C. (1990). Review of [Pinçon, M. et Pinçon-Charlot, M. (1989) *Dans les beaux quartiers*. Paris, Le Seuil, 256 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 34(91), 119–120. <https://doi.org/10.7202/022097ar>



PINÇON, M. et PINÇON-CHARLOT, M. (1989)
Dans les beaux quartiers. Paris, Le Seuil, 256 p.

« Ils sont comme une échappée au mauvais rêve de la pince noire de l'industrie ». Les beaux quartiers : Aragon a donné ses lettres de noblesse à l'expression populaire où passent l'implacable distance, l'admiration craintive et une pointe de ressentiment. Cherchant dans l'organisation de la ville les lignes de partage de la société, deux sociologues ont pénétré le monde clos des hôtels particuliers parisiens que hantent des silhouettes proustiennes, les vastes demeures au charme discret du luxe de bon ton. La promenade n'a rien d'épuisant ; c'est un espace restreint : quatre arrondissements et la municipalité de Neuilly. Entre Faubourg Saint-Germain et Bois de Boulogne se rassemblent la quasi-totalité des grandes fortunes et des grands noms de la capitale française. Encore est-ce une façon bien large de compter : le beau XVII^e arrondissement, ce sont les Ternes et la Plaine-Monceau, non les Épinettes et les Batignolles.

La promenade est vivante, animée, car ces riches ont des noms (pseudonymes, bien sûr), des visages, des passions, des tics... Les auteurs ont certes déployé tout l'arsenal des statistiques disponibles, mises en tableaux, en graphiques et en cartes : recensements, études du ministère des Finances relatives à l'impôt sur les grandes fortunes, *Who's Who*, bottin mondain, annuaires des clubs et cercles, etc. Mais ils ont dépassé ce marquage anonyme et précis par 70 entretiens ouverts auprès de familles anciennes et fortunées et d'informateurs privilégiés qui éclairent singulièrement les stratégies résidentielles et les modes de vie. La parole donne du relief au chiffre.

Au long des esplanades, des avenues prestigieuses, les appartements des beaux quartiers sont chers, vastes, mais également rares : on n'y accède pas aisément. Un regard superficiel est trompeur ; cet espace n'est pas homogène, les lieux des académiciens ne sont pas ceux des anciens de l'ENA : « à chaque élite son espace ». C'est que la richesse — nécessaire — n'est pas tout ; l'essentiel, c'est le tissu des relations sociales, le bonheur de l'entre-soi. On s'explique aisément la stabilité résidentielle des familles dans ces quartiers où l'on est d'abord fils ou fille de ses parents.

Un ghetto ? Pas vraiment, car on en sort pour aller diriger son usine, passer l'été au château familial ; là « Monsieur le baron » est aussi bien souvent « Monsieur le maire ». Et puis les beaux quartiers abritent aussi les gens de maison, le personnel des services directs aux particuliers. La ségrégation spatiale n'est pas absolue, mais elle est prolongée par des pratiques sociales qui assurent une parfaite étanchéité : l'école privée, et surtout les institutions particulières où la cooptation élimine les indésirables (cercles et rallyes).

Sans doute pourrait-on souhaiter ça et là des compléments ; à Montréal par exemple, l'analyse des règlements municipaux est extrêmement enrichissante pour la compréhension des

espaces que se réservent les classes supérieures. Mais telle quelle, l'étude est une belle leçon de méthode, une mine d'informations. Écrite avec élégance, elle se lit d'une traite.

Claude MANZAGOL
Département de géographie
Université de Montréal



BERNIER, Bernard (1988) *Capitalisme, société et culture au Japon*. Montréal/Cergy-Pontoise, Presses de l'Université de Montréal/Publications orientalistes de France, 456 p.

Tout en se penchant sur le devenir socio-économique du troisième régime dynastique de dirigeants militaires, celui de la famille des Tokugawa (1600 à 1867) qui, comme ses prédécesseurs (dès 1185), n'évince pas l'empereur mais le dépossède de son pouvoir, l'auteur traite de la naissance du commerce et de la finance, des spécificités de ce qui correspond à notre révolution verte et de l'émergence de l'industrie. Préalablement il survole le moyen âge japonais et la mise en place du féodalisme qui ne tombera qu'au XIX^e siècle. Bernier tente ainsi d'expliquer pourquoi la décadence des Tokugawa signifie la décadence du Japon féodal, aboutissant à une situation de « fin de siècle » qui va grandement faciliter l'intervention brusque de l'Occident en 1853, l'ouverture forcée du pays aux étrangers et la fin de la dynastie militaire des Tokugawa, marquant ainsi la fin de l'ère Edo (capitale des Tokugawa, qui deviendra Tokyo en 1868). On en arrive alors à la restauration, formellement du moins, du pouvoir impérial, période nommée l'ère Meiji qui va faire du Japon féodal tardif une puissance capitaliste impérialiste en quelque 50 ans (1868-1912).

L'ouvrage met en relief, entre autres, quatre grandes questions. D'une part le paradoxe du passage de l'ère Edo à l'ère Meiji : des samourais (guerriers d'origine féodale traditionnelle) « poursuivant des objectifs conservateurs en arriveront à démanteler l'ordre féodal antérieur et à créer un État nouveau, dont les tâches premières sont la modernisation de l'armée et l'industrialisation » (p. 212). D'autre part, le fait que ce projet ait été réalisé indirectement sous la pression des Occidentaux et directement afin d'échapper au colonialisme. En outre l'auteur s'interroge comparativement sur la nature des capitalismes japonais et allemand principalement, mais aussi anglais et français. Et enfin, après avoir soulevé le débat sur la nature *féodale ou pré-moderne* du Japon de l'ère Edo, qu'il tranche en faveur de la première, il conclut sur le Japon de 1912-1919 se posant en concurrent des impérialismes occidentaux.

En tant que traité sur le capitalisme, la société et la culture au Japon, l'ouvrage est baroque, souvent redondant et plutôt lourd à digérer. Les retours « aux origines » sont aussi nombreux qu'elliptiques et même superficiels, donc davantage générateurs de lourdeurs que de clarté. L'ouvrage est très descriptif, voire synthétique relativement à la littérature existante sur le sujet, ce